

Prose diabolique

PAR GABRIELLE NAPOLI

László Krasznahorkai est un des grands écrivains hongrois contemporains, mais aussi scénariste, puisqu'il travaille régulièrement avec Béla Tarr, pour l'adaptation de certains de ses textes ou pour l'écriture de scénarios comme *Le Cheval de Turin*, qui a obtenu l'Ours d'argent à Berlin en 2011. *Guerre et guerre* a été publié en Hongrie en 1999. Le roman est plus dans la veine d'un *Tango de Satan*, que du récent *Au nord par une montagne, au sud par un lac, à l'ouest par des chemins, à l'est par un cours d'eau*. C'est Joëlle Dufeilly qui traduit Krasznahorkai pour le lecteur français, et nous ne pouvons qu'admirer son travail qui nous permet de goûter dans toute son intensité la prose si particulière de l'écrivain hongrois.

LÁSZLÓ KRASZNAHORKAI

GUERRÉ ET GUERRÉ
LA VENUE D'ISAÏE

trad. du hongrois par Joëlle Dufeilly

Éd. Cambourakis, respectivement 286 et 30 p., 23,50 € et 6 €

Un homme, Korim, après avoir découvert un manuscrit mystérieux, s'acharne à en partager l'essentiel, tout en le transcrivant à l'illusoire éternité d'Internet. Voilà comment on pourrait résumer l'intrigue de ce livre absolument impossible à résumer ! Un mot tout d'abord du dispositif éditorial, particulièrement original. Le lecteur aura pu voir chez son libraire, depuis la fin de l'été, cette lettre expédiée par László Krasznahorkai lui-même, domicilié chez Cambourakis, lettre qui a pour titre *La Venue d'Isaïe*, et que l'auteur adresse au « cher lecteur solitaire, fatigué, sensible », l'invitant à glisser cet énigmatique courrier dans « l'encoche du livre » qu'il trouvera en librairie le 23 octobre 2013. Plus mystérieuse encore est la formule qui clôt l'adresse : « Tu sais pourquoi. » Ce que sait le lecteur, voilà une question intéressante, posée incessamment à la lecture de *Guerre et guerre*, annoncée par *La Venue d'Isaïe*.

Cette lettre qui fonctionne comme un prologue, envoyée dans sa version hongroise à des destinataires précis, embarque le lecteur dans un univers sombre, hanté par l'idée d'une déchéance inéluctable et pathétique mêlée de grotesque. Elle n'a pas été le seul signe annonciateur du roman : l'auteur a glissé de nombreux messages publiés dans des magazines littéraires, sous forme segmentée, par des phrases isolées, ou sous forme de contenus numériques multimédias, en Hongrie et en Allemagne. *La Venue d'Isaïe* est le dernier signe avant le roman, dont le dénouement ne se situe pas à la dernière page, mais ailleurs, dans la réalité, à Zurich, dans un musée d'art contemporain, à proximité d'une sculpture de Mario Merz, reproduite à la fin de *Guerre et guerre*. Le projet littéraire de Krasznahorkai dépasse le livre que nous tenons entre les mains, et interroge le geste créateur dans un monde destiné à l'éclatement et à l'éparpillement.

Le projet littéraire de Krasznahorkai dépasse le livre que nous tenons entre les mains, et interroge le geste créateur dans un monde destiné à l'éclatement et à l'éparpillement.

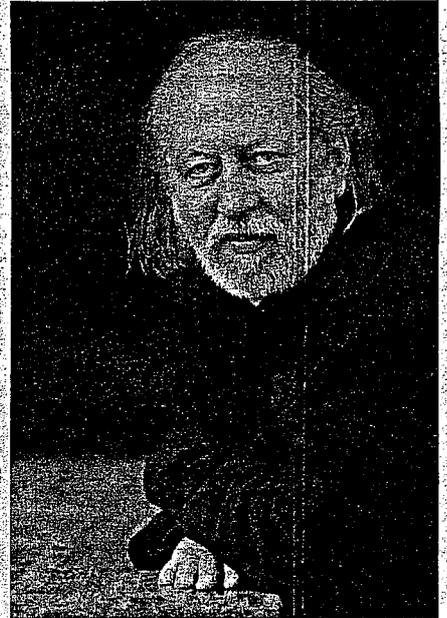
La fin, véritable obsession de l'auteur, et de Korim, n'est pas seulement celle d'un monde, et de la transcendance, mais bien aussi celle de l'œuvre. Nous

touchons ici précisément à la dimension réflexive du travail de Krasznahorkai, extrêmement aboutie, qui se termine dans un avant-propos. Il n'était pas question, pour l'auteur, de laisser une fin au roman ailleurs que dans la réalité. C'est un artiste hongrois, Imre Bukta, qui grave une dernière phrase, qui répond à la volonté de Korim de résumer « l'essence de sa vie », dans une seule phrase, « gravée sur une plaque commémorative ». Fin d'un monde, mais aussi fin de la scission entre fiction et réalité, la parole de Korim, à la fois dévastatrice et unificatrice, emmène le lecteur dans une aventure cathartique. Le choix du nom Korim est évidemment un clin d'œil au lecteur hongrois, puisqu'il renvoie à l'idée même du temps, et ce n'est pas un hasard pour un archviste chargé de « maintenir l'Histoire en vie ».

L'arrivée du personnage principal, Korim, au buffet « non-stop » d'une gare routière, dans un décor familier au lecteur de Krasznahorkai comme à l'admirateur de Béla Tarr, emporte le lecteur dans un flot de paroles qui ne s'interrompt que – seulement momentanément – lorsqu'il aura refermé *Guerre et guerre*. Ce « petit archviste travaillant au fin fond de la province hongroise » alerte ses comparses, bien peu concernés, de « leur disparition de l'Histoire, ou plutôt face à l'Histoire ».

Cette phrase « amère » qu'il a « ressassée des milliers de fois », « c'est encore la fin », est une annonce à laquelle nul ne pourra échapper. Korim a un message à délivrer, message que le récit placé, entre autres, sous la figure tutélaire de Hermès, va s'appliquer à décliner.

Korim, donc, à l'instar de son créateur, Krasznahorkai, traverse une crise existentielle profonde, qui se traduit par une révélation, liée au temps, incarnée dans une « vision inattendue, violente, bouleversante : celle de quelques passants engagés dans une fuite en avant, dans un abatement intemporel, tout en faisant l'inventaire de ce dont il leur faudrait se séparer ». Cette révélation, véritable épiphanie, est concomitante à la découverte d'un mystérieux



LÁSZLÓ KRASZNAHORKAI

manuscrit, et elle est liée à Hermès, que le personnage considère comme « la source profonde de son éveil intellectuel », celui qui incarne la « nature provisoire et relative des lois de l'existence ». Il devient alors à la fois le lecteur et le « transcripateur » de ce manuscrit anonyme, essentiel au point de faire partie intégrante de son existence, manuscrit qui occupe toutes ses pensées et ses paroles : quatre étranges personnages traversent des époques et des régions du monde (Crète, Bretagne, Rome et Cologne), précédés ou suivis par une figure diabolique, celle de Mastemann. Il faut fuir sans relâche la fin qui arrive, qui ruine inexorablement l'ordre du monde.

Dans une prose hallucinée, Korim s'acharne à raconter cette histoire dont il cherche à tout prix, parfois jusqu'au rassasement, à transmettre le message, et ce à des personnages incongrus, exilés, marginaux, grotesques. Rien ne peut arrêter cette véritable logorrhée de Korim, mimée par un travail sur la phrase proprement incroyable de Krasznahorkai. Aucun jeu formel pour autant : chaque construction syntaxique, chaque mot fait sens dans un texte qui exige du lecteur beaucoup d'acuité, tout en l'invitant à un grand voyage. C'est sans aucun doute une des réussites de ce texte extraordinaire que d'exiger et d'offrir en partage une trame narrative bouleversante.

Krasznahorkai pose les questions qu'aucun artiste aujourd'hui ne peut éviter, à savoir celles de la mémoire et de l'inscription de l'œuvre dans la réalité du monde (mais quelle réalité, puisque le texte montre qu'une réalité fait toujours référence à autre chose, et qu'une lecture feuilletée s'impose), celle de l'existence, ou non, de « l'indescriptible », mais également celles de l'interprétation, des responsabilités partagées entre auteur et lecteur, dans cette expérience fascinante de la lecture. Outre le travail sur la phrase, et l'enchevêtrement des histoires, celle que lit Korim, celle qu'il raconte, mais aussi celle qu'il vit, puisqu'elles se répondent dans des jeux d'échos assez subtils, une autre parole est sans cesse mentionnée, par allusions seulement, parole qui s'accomplira ailleurs, dans un ailleurs hypothétique, annoncé probablement dans cette veine apocalyptique chère au grand prosateur hongrois. ♦